

## Confessions et paradoxes

Marie-Célie Agnant

Numéro 806, janvier–février 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92526ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Agnant, M.-C. (2020). Confessions et paradoxes. *Relations*, (806), 50–50.

# Confessions et paradoxes

Marie-Célie Agnant



L'auteure est écrivaine

Près de six mois après ma rencontre avec C.<sup>1</sup>, je n'avais toujours pas rempli ma promesse de lui écrire. C'est alors que je reçus de lui une première missive qui, disait-il, devait sceller un lien d'amitié. Je compris en la lisant que ce substrat de croyances chrétiennes qui, chez lui, me paraissait immuable, me troublait. Estimant possible que mes craintes à son endroit ne soient pas fondées, je lui fis part de mon impression. Il prit soin de m'expliquer qu'il ne portait pas en lui des traces d'une foi incertaine. Sa foi, me dit-il, s'apparente plutôt à ce qu'il considère comme sa vision personnelle du monde, sorte d'ancre qui le garde arrimé à lui-même et à son humanité et qui le protège, entre autres choses, de toute dérive vers la vulgarité ou les faux-fuyants.

Si les événements politiques agitant la planète constituaient l'essentiel de nos débats, nous en étions arrivés, au fil du temps et de nos interminables conversations, à un rapport particulier nous autorisant à explorer sans fard des sujets parfois assez personnels. Ce fut pour moi l'occasion d'échanges fructueux sur le thème de la foi, des religions et de la philosophie, au moment où je lisais Paul Nizan qui, dans *Les Chiens de garde*, ne ménage point la philosophie « abstraite et formelle », celle qui, selon lui, ignore l'existence du « monde réel ».

Je demandai un jour à C. quels étaient, selon lui, les liens qui existent entre vulgarité et faux-fuyants. Il me répondit qu'à son humble avis ces deux notions se rejoignent, dans la mesure où elles sont toutes les deux constituées de tout ce que nous pouvons associer, de près ou de loin, à de la bassesse. « Je porte en moi, avait-il insisté, beaucoup trop d'amour concernant l'être humain pour faire appel à la moindre bassesse dans mes rapports avec lui. Et je dirais aussi que la banalité, la futilité, l'absence de sens profond, notre éloignement de l'essentiel, et tous ces comportements

qui font aujourd'hui table rase de la compassion, tout cela, oui, nous écarte dangereusement (c'est du moins ainsi que je le sens, a-t-il précisé) d'une quête, celle du divin, qui, pour moi, rejoint la foi. Cette quête rejoint aussi le sens profond de la notion de responsabilité que nous devrions porter au-dedans de nous, ce qui est incompatible avec la futilité ou la vulgarité. Ce sens de la responsabilité, je le vois comme un devoir envers soi-même, envers les autres et la nature, envers le grand tout finalement. Pour être précis, ajouta-t-il, garder à distance la vulgarité m'a toujours permis d'éviter les miroirs aux alouettes du conditionnement programmé et les autres pièges de cet envoûtement du monde. »

Du même souffle, il en vint à évoquer son choix de vivre de la musique. Toute autre option aurait tari toute ardeur en lui. Ce faisant, il allait contre la volonté toute-puissante de cet homme rigide qu'était son père... « Je l'estimais trop pour me soumettre à cette rigidité et, s'il s'agissait dans son cas d'un aveuglement, ç'aurait été chez moi une faiblesse. Choisir l'univers de la musique semble paradoxal, quand je pense que ce choix m'a été dicté par le besoin de silence, cette quête du "tout silencieux" qui fait tant défaut. »

Il termina cette missive en disant s'étonner de voir l'art plus bruyant que jamais, dans un univers qui fait tant de place au repli identitaire, à l'exclusion et au chaos. « Encore une illusion d'ouverture ? », questionnait-il. « Les expositions d'art sont légion, mais je constate qu'elles remplissent le même rôle que n'importe quel événement. Les gens se bousculent aux portes des musées, y accourent comme à un concert, au restaurant ou comme on se presse pour rafler les soldes des magasins. Serait-ce que l'art lui-même ne parvient pas à contenir les assauts de la logique marchande ? L'art, un vulgaire produit de consommation jetable, colonisé, gobé par cette bien nommée industrie culturelle ! Quel gâchis ! Mais quel gâchis ! », nota C. à maintes reprises.

« N'est-ce pas appréciable que l'on accoure ainsi en grand nombre aux musées ? », lui ai-je écrit. « Je n'ai pas de réponse adéquate à ta question, me dit-il, mais j'ai toujours tenu pour acquis le fait que l'art devrait être un bouclier contre les dérives, un moyen de résistance... » Voulant sans doute m'en convaincre moi-même, je m'empressai de lui rappeler que l'art devait sûrement, dans certaines circonstances, remplir cette fonction. L'avais-je fait sous forme de question ou d'affirmation ? Je n'en sais rien. Mais, le soir venu, pressé de reprendre au plus vite ce débat, il me téléphona. « J'ai longuement réfléchi à ton dernier message, dit-il. Il est indéniable que si les moyens de communication de masse renforcent "l'accessibilité" de la chose artistique, ils contribuent aussi à dépouiller l'art de ses vertus, dès lors que le regard critique n'a même plus la possibilité de s'exercer. »

Il nous reste les livres, avançai-je, en guise de consolation, sur un ton faussement enjoué. Je sentis un court instant d'hésitation chez lui, un bref soupir, puis la voix reprit, posée : « Depuis l'adolescence, j'ai pris l'habitude d'entrer dans les livres, de les habiter. D'abord par curiosité, à la manière de l'étranger qui arpente un nouvel univers, mais surtout pour fuir la banalité et la rudesse du quotidien. Ils m'ont offert les filtres pour appréhender les mécanismes spirituels, ils ont servi à décortiquer la vie pour me permettre de mieux la comprendre et, parfois, de l'accepter telle quelle lorsqu'elle signifie son refus de nous laisser choisir. Mais aujourd'hui, le monde m'étonne et me déroute tant que, je dois l'avouer – il hésita... – j'ai perdu tous mes repères. » ©

<sup>1</sup> Voir mon précédent Carnet, n° 805, décembre 2019.